

Petite pièce avec Olivia

CARLOTTA SAGNA

chorégraphe



OLIVIA ROSENTHAL

auteur

De et avec : Carlotta Sagna | Lumières : Philippe Gladieux | Administration, diffusion : Bureau Cassiopée | Production déléguée : association Al Dente | Sur une proposition du festival concordan(s)e | Avec le soutien du festival concordan(s)e, l'Escale du Livre - Bordeaux, de la Ménagerie de verre dans le cadre des Studiolabs | Remerciements : CND Pantin - Les Journées Danse Dense, Pantin pour le prêt de studios

PETITE PIÈCE AVEC OLIVIA à peine dansée, à peine jouée

« Le monde extérieur est très fort et me guide, m'oblige, me dicte. Le soir, dans le noir, j'énumère les choses de la journée que je n'aurais pas voulu accomplir, dire, entendre, faire, manger, me dépêcher, m'énerver, crier, les choses qui ne me ressemblent pas et je me dis que je les ai faites sous influence. Elles grandissent, elle sont de plus en plus nombreuses, le mois passé ça allait mieux. J'empire. »

Ce court passage tiré de *Ad vitam* (pièce chorégraphique de Carlotta Sagna), est entré en résonance avec *On n'est pas là pour disparaître* (récit d'Olivia Rosenthal). Dans les deux cas, il s'agissait pour nous d'explorer le thème de la folie, de voir, sans pathos et sans complaisance, comment s'opère le passage à la limite, ce qu'il modifie dans le discours et l'appréhension de soi. Nous nous sommes donc servi de ces deux textes comme points de départ à un nouveau travail sur ce thème. Nous avons eu envie, ensemble, d'interroger la manière dont la folie se manifeste dans les détails, de voir comment nos mouvements la signalent ou la cachent. Les gestes que nous produisons sont-ils toujours produits sous influence ? Peut-on faire des gestes qui ne soient pas des gestes sous influence ?

Pour répondre à ces questions, nous ne voulions pas rester dans nos rôles respectifs (l'une écrit, l'autre danse), mais nous souhaitions nous confronter l'une à l'autre, croiser nos pratiques, échanger nos regards et nos techniques, de sorte que le spectateur ne sache pas qui est l'auteur des mots, de qui est l'écriture des gestes et soit ainsi happé par une possible confusion des identités.

Nous avons donc parlé ensemble et dansé ensemble cette *Petite pièce de chambre* où deux personnages, Olivia et Carlotta, racontent leur fragilité, leur dépendance, et font partager au spectateur cette expérience, une expérience qui consiste à habiter un terrain instable, à être exposé à l'autre, à ne plus savoir très bien s'en distinguer, à éprouver jusqu'au vertige la ressemblance, à tenter désespérément d'être différent, à se séparer.

Carlotta Sagna et Olivia Rosenthal

Pour deux personnages, Carlotta et Olivia.

Carlotta – Mes gestes sont plus... Mes gestes sont moins...
Olivia – Il y a des échos. Ne mets pas tes coudes sur la table. Tiens-toi droite. Ne fume pas dans la rue. Ne mets pas tes doigts dans la bouche. Écarte tes cheveux, que je voie ton visage. Redresse-toi. On ne pète pas en public. On ne parle pas la bouche pleine. Ne lis pas en mangeant. Tiens-toi droite. Regarde-moi quand je te parle. Ils ne se rendent pas compte, ils le font sans réfléchir, ils obéissent. Moi, je n'aime pas ça. Si je ne fais que les gestes absolument nécessaires et absolument à moi, les gestes qui viennent de moi, si j'arrête d'écouter les échos – quand j'écoute les échos ça change mes gestes – si j'arrête d'écouter les échos, d'imiter, de reproduire, je suis presque immobile. Et toi ? Comment tu es ?

Carlotta – Ce n'est pas du tout ce que tu dis.

Olivia – Qu'est-ce que je dis ?

Carlotta – Sans les échos, je ne suis pas immobile, au contraire. Mes mouvements m'appartiennent beaucoup plus que mes paroles. Si je ne dis que les mots absolument nécessaires et absolument à moi, les mots qui viennent de moi, si j'arrête d'écouter les échos – quand j'écoute les échos ça change mes mots – si j'arrête d'écouter les échos, d'imiter, de reproduire, je suis presque muette.

Olivia – Tu les entends, toi ?

Carlotta – On est pareilles. Et toi, tu les entends ?

Olivia – Qui ?

Carlotta – Regarde-moi quand je te parle. Ne parle pas la bouche pleine. Redresse-toi...

Olivia – Alors toi aussi ?

Carlotta – Oui. On est pareilles.

Olivia – Je ne crois pas.

Un temps.

Carlotta – Ce que tu as fait, ça me rappelle mes gestes à moi.

Olivia – Forcément. On fait tous les mêmes. On est pareilles.

Carlotta – Non, on n'est pas pareilles. Essaie.

Olivia – Quoi ?

Carlotta – Un geste de toi.



© Guillaume Vatan

Carlotta regarde les gestes d'Olivia et les traduit en mots. À quoi bon. Pourquoi pas.

Olivia – Essaye toi. *Olivia regarde les gestes de Carlotta et les traduit en mots. C'est pas possible. Qu'est-ce que ça peut faire. C'est du pareil au même. Ne jette pas le bébé avec l'eau du bain. Je donne ma langue au chat.*

Carlotta – Personne ne m'a appris ça.

Olivia – Tu n'en as pas le souvenir mais il a fallu que quelqu'un te l'apprenne. Tu as écouté les échos, c'est tout. Et après, tu as ajouté une touche, en fait tu ne l'as pas ajoutée, cette touche, elle s'est collée au geste, elle l'a parasité. C'est ce qui explique qu'on te reconnaisse. Dans la rue, tes amis de loin disent « ah, voilà Carlotta ». C'est toi.

Carlotta – C'est toi.

Olivia – Non. Les gestes, on peut les reproduire, les imiter, on le fait tous. Mais les mots, non. C'est (*Olivia décompose le geste consistant à montrer Carlotta du doigt*) toi.

Olivia montrant Carlotta – Moi.

Carlotta montrant Olivia – Moi ?

Olivia montrant Carlotta – Non. Moi.

Carlotta montrant Carlotta – Moi.

Olivia – C'est ça.

Carlotta – Tu vois bien que sans le geste on s'en sort pas. C'est le geste qui nous sauve, qui nous distingue. Alors que les mots... Les mots ne disent rien de toi. Tu peux les écrire. Je peux les écrire. Les reproduire à l'infini. Ils sont séparés du corps, réduits à l'état de signe, les mêmes signes qui que tu sois. Bonjour Madame, une baguette s'il vous plaît.

Olivia – Le printemps se fait attendre, il fait encore un de ces froids ! Décidément, il n'y a plus de saison.

Carlotta – Je déteste ça, j'aurais bien voulu n'avoir jamais salué la boulangère avec cette expression et ces mots stupides qu'ils ont tous, tous.

Olivia – Tu exagères.

Carlotta – N'essaye pas de me compromettre.

Un temps.

Olivia – En fait, je voulais... j'avais envie de réfléchir... de retrouver... le sens des gestes, des gestes primaires, les premiers gestes que l'on fait avant d'avoir appris... Et du coup j'ai pensé... j'ai essayé de penser à... à ceux qui font des gestes incontrôlés...

Carlotta interrompant Olivia – Je ne comprends rien de ce que tu racontes, là.

Olivia *continuant son propos* – ...ceux qui ne maîtrisent pas leurs gestes, pas complètement, du moins c'est ce qu'il semble, ceux qui ne se tiennent pas, qui lâchent, qui se défont, qui se désarticulent, ceux qui n'apprennent pas... il y a des gens qui ne sont pas comme moi... qui n'apprennent pas.

Carlotta – Qui ?

Olivia – J'aime les fous.

Carlotta – C'est embêtant.

Olivia – Oui. Très. Tu sais, toi et moi on a la même vitesse, le même rythme. On est pareilles.

Carlotta – Je te l'ai déjà dit, ce n'est pas vrai. On n'est pas pareilles. Peut-être que si personne ne nous avait montré, on aurait inventé des gestes.

Olivia – Tu veux dire des mots.

Carlotta – Des gestes.

Olivia – Des mots.

Carlotta – Des gestes.

Olivia – Je ne crois pas.

Un temps.

Olivia – Si on nous abandonnait, toi et moi, sur une île déserte, tu sais ce qui se passerait ?

Carlotta – On se battrait.

Olivia – Oui, mais ce n'est pas à ça que je pensais.

Carlotta – On s'entre-tuerait.

Olivia – Oui, mais ce n'est pas à ça que je pensais.

Carlotta – On survivrait.

Olivia – Oui, mais ce n'est pas à ça que je pensais.

Carlotta – On courrait.

Olivia – Oui.

Carlotta – Au début, on aurait chacune notre rythme.

Olivia – Oui.

Carlotta – Et au bout de quelques minutes, quelques minutes seulement, tu calquerais ton pas sur le mien.

Olivia – Oui. Tu calquerais ton pas sur le mien.

Carlotta – Tu es effrayante.

Olivia – Oui. Et alors ?

Un temps.

Carlotta – Si on nous abandonnait, toi et moi, sur une île déserte, tu sais ce qui se passerait ?

Olivia – On s'insulterait.

Carlotta – Non.

Olivia – On s'engueulerait.

Carlotta – Non.

Olivia – On survivrait.

Carlotta – Non.

Olivia – On hurlerait.

Carlotta – Tu les entends ?

Olivia – Bien sûr que je les entends. Ils couvrent nos corps, nos gestes.

Carlotta – Nos mots. Nos voix. Ils nous empêchent. Carlotta, tiens-toi droite ou tu vas devenir bossue.

Olivia – Ne suce pas ton pouce, Olivia, ou tes dents vont pousser de travers.

Carlotta – Ne fume pas dans la rue, c'est vulgaire.

Olivia – Ne tire pas la langue. Si le chat noir urine pendant que tu grimaces...

Carlotta – Tu garderas toute ta vie cette grimace sur la figure, toute ta vie.

Olivia – Tiens-toi droite.

Carlotta – Ne parle pas la bouche pleine. Ne pète pas en public. Redresse-toi.

Olivia – Ne mets pas les doigts dans ton nez. Ni dans ta bouche. Ni dans tes oreilles. Dans aucun de tes orifices. Écarte tes cheveux que je voie ton visage. Tiens-toi droite.

Carlotta – Articule. Tais-toi. Essuie-toi la bouche, tu baves. Ne m'interromps pas, c'est mon tour. Dis bonjour à la dame. Ne t'adresse pas à n'importe qui. Choisis tes interlocuteurs. Ne rote pas en public. Dis bonjour à la dame. Ne roule pas les R. Crache ton chewing-gum. N'essaye pas de me convaincre. Regarde-moi quand je te parle...

Olivia – On n'est plus pareilles.

Carlotta – On ne marche plus du même pas.

Olivia – On ne marche plus du même pas.

Carlotta – On est pareilles.

Un temps.

Olivia – Ça s'est passé un 28 mai. Oui, c'était un 28 mai, exactement le 28 mai 1828. Ce jour-là, entre quatre heures et cinq heures de l'après-midi, un jeune homme inconnu, appelons-le Kaspard, s'avança sur la place principale de la ville de Nuremberg. Il était vêtu en paysan et sa posture était singulière. Il se tenait debout, accoudé à un arbre et semblait ne pas comprendre ce qu'il voyait. On l'interrogea. Il fut incapable de prononcer des phrases cohérentes. Il répétait invariablement à toutes les questions qu'on lui posait : « Cavalier veux, comme père était. » Il avançait avec des gestes bizarres, posait maladroitement ses pieds l'un devant l'autre de sorte qu'on pouvait douter qu'il eût jamais appris à marcher.

Carlotta – Je suis tombée, il y avait une marche et je ne sais pas comment, j'ai trébuché et je suis tombée, ce n'est pas grave...

Olivia – Plus tard, on apprit que Kaspard avait été abandonné à sa naissance et recueilli par un homme dont jamais personne ne connut le nom. Pour des raisons mystérieuses, cet homme avait enfermé l'enfant dans une cage obscure et exigüe dans laquelle il ne pouvait ni étendre les bras ni se tenir debout. Il disposait seulement de chevaux de bois et de rubans de couleur. La nourriture lui parvenait par une trappe. Jeté hors de sa cellule après dix-sept années d'une séquestration continue, cet être innocent vit pour la première fois le monde et la figure des hommes, découvrit en même temps la lumière et la trahison, en conçut de la tristesse.

Carlotta – La première fois où j'ai vu un arbre ? Je ne me souviens pas. Ni la première fois où j'ai vu un vivant. Tu t'en souviens, toi ?

Olivia – Un médecin attentionné l'installa chez lui, lui apprit les bonnes manières, la marche, la parole, la différence entre le rêve et la réalité. Avec le temps, Kaspard perdit une grande partie de son acuité sensorielle, et son visage, d'abord inexpressif et prognathe, changea sensiblement jusqu'à devenir autre. Il devint méconnaissable, tant au physique qu'au moral. On avait fait de lui un être civilisé.

Carlotta – Nous avons perdu le souvenir de nos premiers gestes. L'éducation a du bon mais elle n'explique pas tout. Il y a des choses...

Olivia – Quelles choses ?

Carlotta – Quand tu marches dans la rue, même de loin, je te reconnais.

Olivia – Qu'est-ce que tu reconnais ?

Carlotta – Ton allure. Tu as une manière bien à toi de balancer les bras, de rentrer les épaules, de tanguer de gauche à droite tout en

avançant. De loin, je te vois arriver et je me dis que c'est toi.

Olivia – Ça ne prouve rien. Si ça se trouve, mon père marchait comme ça.

Carlotta – Tu crois vraiment ? Comme ça ?

Olivia – Tu marches exactement comme mon père.

Carlotta – Tu marches comme ton père. Je marche comme le mien.

Olivia – Alors c'est toi qui avais raison. Nous ne sommes pas pareilles.

Carlotta – Tu te souviens ?

Olivia – Allez viens, on rentre.

Olivia et Carlotta partent vers le fond de la salle où elles disparaissent.

OLIVIA ROSENTHAL